STACK
ANNEX
5
043
739

GEORGES A. GHENTCHITCH
ANCIEN MINISTRE

A
0
0
0
0
2
3
4
4
5
0
UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY

L'ÉPOPÉE SERBE

HEROS ET MARTYRS

I

Reproduit de la „REVUE"
(Ancienne Revue des Revues)
N-os 12 et 13
15 Juin et 1-er Juillet
1915.

Prix: 1 fr. 50.

Belgrade Imprimerie d'Etat.

GEORGES A. GHENTCHITCH
ANCIEN MINISTRE

L'ÉPOPÉE SERBE

HEROS ET MARTYRS

I

Reproduit de la „REVUE"
(Ancienne Revue des Revues)
N-os 12 et 13
15 Juin et 1-er Juillet
1915.

BELGRADE
Imprimerie d'Etat
1915

L'ÉPOPÉE SERBE

HEROS ET MARTYRS

I. — Plus de munitions !

Du 27 octobre au 20 novembre 1914, la Serbie traversa une des plus terribles crises que le peuple serbe ait jamais connues.

Partout en Europe, on connaissait déjà le plan austro-allemand qui consistait à entreprendre une nouvelle et troisième offensive contre les Serbes, afin de les écraser, de tendre la main aux Turcs, de forcer celle, déjà soulevée, des Bulgares et de former, de cette façon, un seul front s'étendant de Constantinople jusqu'à la mer Baltique. Une armée formidable et bien équipée, composée de six corps d'armée d'élite, était prête à s'ébranler et à envahir la Serbie au premier signal donné.

De tous côtés, de France, de Russie, d'Angleterre, on avertissait les Serbes du danger imminent qui les menaçait, mais hors d'état de les aider par un envoi de renforts quelconque, on ne sut que leur donner des con-

20175 9

seils, très vagues du reste, de tâcher de se mettre d'accord avec les Bulgares, car c'est seulement de ce côté que l'on croyait pouvoir attendre un concours „efficace et salutaire".

Vu l'énormité des prétentions bulgares qui, pour un concours douteux, demandaient la cession de toute la Macédoine, le glorieux patrimoine des Némanitch et Merniavtchévitch, deux fois — au cours de la mémorable année 1912 — conquise par les braves troupes serbes, les gouvernants serbes ne purent et n'essayèrent même pas de suivre les bienveillants conseils des Alliés, et la pauvre Serbie resta seule pour supporter le choc terrible des formidables armées austro-allemandes.

Dans ces moments difficiles, l'armée serbe occupait un front de 500 kilomètres, s'étendant de Rogatchitza, sur la Drina, jusqu'à Tekia et Kladovo sur le Danube, en aval de la Porte de fer. Il y avait sur tout ce parcours des défenseurs, mais partout leurs rangs étaient clairsemés et trop faibles pour accepter et livrer une bataille décisive.

Au Grand Quartier Général serbe, où l'on se rendait compte de l'imminent danger que courait l'armée, occupant un front aussi étendu, en cas d'une nouvelle offensive austro-allemande, on mûrissait depuis des semaines le

plan d'une retraite stratégique, afin de rétrécir ce front formidable et de se mettre, autant que les circonstances défavorables le permettaient, à l'abri des surprises.

Mais ce plan, quelque bien conçu qu'il fut, présentait bien des inconvénients. Pour occuper en arrière une ligne stratégique favorable, il fallait abandonner à l'ennemi les plus belles et les plus riches provinces qui se trouvent dans le triangle formé par la Drina, la Save et la Koloubara. Il fallait, de plus, envisager l'abandon de la capitale même du pays et procéder avant tout à une évacuation de la population de toutes ces contrées, tache qui présentait, vu l'époque de l'année et l'impraticabilité des routes, des difficultés énormes, presque insurmontables. Telle était la situation sur le front serbe, en cette fin d'octobre 1914, à la veille de la troisième offensive austro-allemande.

Après les victoires remportées par les braves troupes serbes sur un ennemi trois fois plus fort en nombre, notamment à Parachnitza, à Véliki-Rojagne, Koulichté, Boragna et Limanska-Ada, les Autrichiens, se voyant dans l'impossibilité absolue de briser l'élan des Serbes et d'enfoncer leurs rangs par les moyens ordinaires, cençurent un uouveau plan. Ils ap-

portèrent sur leur front sud une grande quantité de canons de gros calibre.

Sous la protection de ces batteries lourdes, placées sur la rive droite de la Drina, en territoire bosniaque, sur des hauteurs dominant les positions serbes et hors la portée des canons de campagne, les Autrichiens entreprirent dès lors toute une série d'attaques combinées, qui durèrent des semaines, des mois entiers.

Dès ce moment, les combats, mouvementés jusqu'alors, dégénérèrent en une guerre de tranchées qui causant des pertes immenses en hommes, sans résultat appréciable, et absorbant une grande quantité de munitions, eut des conséquences fatales pour les Serbes.

Ayant inauguré la guerre actuelle avec le matériel restant des deux guerres précédentes, les Serbes commencèrent, vers la fin d'octobre déjà, à sentir le manque de munitions d' artillerie sur tout le front.

Pour répondre aux dépêches arrivant sans cesse du front et demandant d'urgence l'envoi de munitions, de shrapnells surtout, le Grand Quartier Général se vit obligé de dévoiler toute la vérité: „Les réserves de l'arsenal étant complètement épuisées et les munitions envoyées de France

et de Russie se trouvant en route, on recommande aux chefs de ménager autant que possible les réserves encore disponibles sur le front."

Les fantassins serbes, auxquels on cachait soigneusement la vérité, voyant qu'au grondement des canons ennemis nos »français", comme on se plaît à nommer les canons du Creusot, ne ripostaient que très rarement, ou pas du tout, devinrent inquiets et nerveux.

Accroupis dans leurs tranchées pleines d'eau, sous une pluie battante et glaciale, chaussés de sandales au lieu de bottes, la plupart même sans capote et n'ayant pour se protéger des intempéries qu'un bachelik russe autour du cou, les incoparables guerriers serbes, intelligents et débrouillards, comprirent, vite tout le tragique de la situation. Chacun d'eux pressentait le malheur qui allait s'abattre sur eux, sur la pauvre patrie, épuisée par les deux guerres balkaniques et la troisième expédition en Albanie, mais personne n'osait communiquer la pensée qui le tourmentait aux camarades.

Ceux qui eurent l'occasion de parcourir les rangs serbes dans ces moments pénibles et critiques, comme j'ai eu la possibilité de le faire, n'oublieront certes jamais les regards

interrogateurs et pleins d'angoisse des héros serbes...

Et dire que, dans ces terribles et durs moments, où le sort de toute la nation se jouait, en arrière, dans le dos de l'armée serbe, se préparaient dans l'ombre des événements autrement graves et tragiques.

II. — La trahison Bulgare.

Nos frères bulgares, ces infidèles alliés d'hier, ennemis encore d'aujourd'hui, attachés au service des deux puissances germaniques qui menacent la liberté des Slaves et celle de tout le monde civilisé, avaient conçu, à l'aide des comitadjis guidés et commandés par des officiers bulgares et turcs, un plan infernal pour couper toute communication aux Serbes et empêcher l'arrivée des munitions que leurs puissants amis et alliés, les Russes, les Français et les Anglais, leur envoyaient... Et ce plan, doublement criminel, au point de vue de la solidarité slave, réussit, hélas! en partie.

Pendant que l'on est, au Grand Quartier Général serbe, à l'affût d'un télégramme annonçant l'arrivée des munitions à Prahovo et à Salonique, où des trains sous vapeur attendaient depuis des jours, prêts à s'ébran-

ler et à emporter le matériel indispensable pour une suprême défense, le télégraphe apporta, hélas! une nouvelle sinistre, disant:

„Des bandes de comitadjis bulgares composées de volontaires et de soldats reguliers bulgares travestis, commandées par des officiers bulgares et turcs, franchirent uotre frontière près de Stroumitza et, après avoir masacré nos gardes frontières, réussirent à faire sauter une partie du grand pont sur le Vardar près Demir-Capou. Toute communication avec Salonique est coupée.“

Quelques jours plus tard, une autre dépêche annonçait que des bandes, organisées sur le territoire bulgare, près de Vidine, traversant à la nuit tombée la rivière de Timok, avaient essayé, sans succès du reste, de faire sauter le grand tunnel près de Zeyetchar, sur la voie ferrée Prahovo-Nich, qui aujourd'hui sert non seulement de communication entre la Serbie, la Roumanie et la Russie, mais aussi entre cette dernière et les puissances occidentales.

Comme les grands Alliés de la Serbie connaissaient peu la mentalité des Bulgares, pour

lui avoir conseilé, dans ces moments de détresse extrême, de s'entendre avec eux!

— Allez, entendez-vous, si vous pouvez, avec ceux qui, délivrés du plus avilissant joug qu'une nation ait jamais subi et au prix du noble sang russe, se mettent aujourd'hui au vil service de leurs oppresseurs de jadis, qui aujord' hui combattent contre cette même Russie...

III. — La douloureuse retraite.

Dans ces conditions, la comunication des Serbes étant coupée avec Salonique, la retraite stratégique, qu'on méditait depuis des semaines au Grand Quartier Général, s'imposa et devint une nécessité inéluctable.

L'ordre de battre en retraite fut donné d'abord à l'armée qui opérait à l'aile gauche du front. Quelques jours plus tard, le 25 octobre, l'armée opérant dans le centre reçut l'ordre de quitter Loznitza et les environs. Le 28 octobre, enfin, l'ordre de la retraite générale fut donné à l'armée entière.

Le sort de la Serbie allait ètre décidé...

Faut-il dire que, dans ces moments, pleins de présages sinistres pour la vaillante petite Serbie, les yeux du monde entier et surtout ceux des Alliés furent tournés vers le Danube, la Save, la Drina et la Koloubara.

Tous les journaux, grands et petits, sans exception, de notre vieille Europe, consacrèrent alors à la Serbie des articles, pleins de touchante compassion, car on crut que le sort tragique de la vaillante Belgique allait atteindre à son tour la non moins vaillante Serbie... Seuls les journaux bulgares exultaient...

Le Quartier général autrichien, avisé sans doute à temps par les soins des diplomates „amis“, siégeant tranquillement à Nich, de tout ce qui se passait en Serbie, et surtout sur le Vardar et sur le Timok, ne tarda pas à ordonner une offensive générale sur tout le front. De cette façon, la retraite serbe fut accompagnée d'une ofensive simultanée des Austro-Allemands.

L'armée serbe, ébranlée et en marche, fut donc obligée, non seulement de se défendre, mais d'accepter même des batailles dans les conditions les plus défavorables pour une armée battant et reiraite.

L'ennemi triomphait. Les belles et riches villes serbes: Chabatz, Loznitza, Kroupagne, Oujitsé et même Valievo allaient devenir la proie des hordes austro-magyares.

A ce moment, une complication terrible se produisit. Un cri de détresse partit de la Save et de la Drina et se propagea jusqu'aux bords

de la Morava et de ceux de la Nichava avec une rapidité vertigineuse.

La population affolée de Matchva, de Yadar, de Potzerina, de toutes les contrées, enfin, baignées par la Save et la Drina, voyant les troupes battre en retraite et se rappelant les atrocités commises par les Austro-Magyars lors de leur première invasion dans le pays, se rua sur les chemins qui conduisent vers l'intérieur du pays, tel un exode moyen-âgeux.

Des milliers et des milliers de chariots, attelés de bœufs et remplis d'enfants, de femmes infirmes et de vieillrads débiles et malades, encombrèrent les routes, par lesquelles devait s'effectuer la retraite des troupes.

IV. — Heures de découragement.

Toute une série de scènes déchirantes et douloureuses qui durèrent des jours, des semaines, se déroulèrent alors aux yeux des officiers et des soldats affolés. Ces derniers, pour frayer le chemin à l'artillerie, aux différents et multiples trains, se virent obligés d'écarter des routes les pauvres fuyards terrifiés et cela au moment où les canons ennemis, se rapprochant de plus en plus, grondaient de tous côtés en répendant un son funèbre que

l'écho des montagnes renvoyait plus sinistre encore.

Officiers et soldats, conscients de leur impuissance à aider les malheureux fuyards, pleurèrent, pleurèrent de rage...

Pour comble de malheur, une pluie diluvienne, mélangée de flocons de neige et fouettée par un vent glacial de nord-ouest, ne cessait de tomber depuis des semaines, rendant impraticables les routes défoncées et embourbées.

De pauvres femmes toutes grelottantes portaient dans leurs bras raidis par le froid leurs pauvres petits nourrissons. Aidées de leurs garçons et fillettes, elles suivaient les chariots, guidant derrière elles soit une vache amaigrie, soit tout autre bétail domestique. Certaines parmi ces malheureuses, terrifiées par la seule pensée que, d'un moment à l'autre, l'ennemi dur et inflexible allait apparaître, ne s'apercevaient même pas que les pauvres petits corps qu'elles serraient convulsivement sur leur poitrine, avaient depuis lougtemps cessé de remuer. Aux mugissements du bétail effrayé se mêlaient les gémissements des vieillards fébriles et les cris de détresse des femmes, des enfants affamés et transis de froid, enfoncés jusqu'aux genoux dans la bourbe collante et glaciale.

Telles furent les souffrances terribles que la guerre apporta à la pauvre et paisible population serbe.

Maudits, cent fois maudits soient ceux qui la déchaînèrent!

Est-il étonnant qu'en présence de tant de misère se déroulant sous leurs yeux, un grand nombre d'hommes, appartenant aux contrées qui allaient être envahies par l'ennemi, ne sachant ce que leurs familles étaient devenues, aient quitté les rangs pour se mettre à la récherche de leurs pauvres petits qui, à l'heure actuelle peut-être, grelottaient quelque part dans les montagnes, couvertes de neige et si peu hospitalières à cette époque de l'année.

Oui, beaucoup de guerriers serbes, de ceux même qui ne bronchèrent ni à Koumanovo, ni à Oblakovo, ni à Monastir, ni même à la maudite Bregalnitza, où pendant une nuit ils furent traîtreusement attaqués par leurs alliés de la veille, les Bulgares, — pour la cause desquels ils n'avaient pas ménagé leur sang sur le champ sanglant de la Thrace, ni sous les murs d'Andrinople, beaucoup de ces soldats, dis-je, courageux et aguerris cependant, fléchirent, hélas! cette fois... Les rangs de l'armée serbe, dans cette retraite stratégique, au lieu de se resserrer, s'éclaircirent sensiblement.

V. — Le désespoir du jeune Birtchanine.

Parni ceux qui, dans ces moments difficiles, quittèrent les rangs pour aller sauver ou protéger leur fämille, se trouvait le jeune Birtchanine, l'un des descendants d'une ancienne famille serbe, aux belles traditions héroïques, formant de nos jours encore une puissante „zadrouga“ (communauté de vie et de biens), qui dans la guerre actuelle, comme par le passé, a donné à la patrie un nombre considérable de combattants, dont une moitié déjà est tombée au champ d'honneur.

Cette famille qui, en 1804, dota la Serbie renaissante d'un Ilia Birtchanine, a depuis les temps les plus anciens, habité le beau village Souvodagne, situé au pied du pittoresque mont de Medvednik, au sud-ouest de Valiévo. Or, c'est dans la direction de Medvednik que dirigea ses pas le jeune Birtchanine, quand, dans un moment de dépression morale, bien compréhensible d'allieurs, il quitta son régiment. C'est vers Souvodagne, vers le village où il vit le jour, que son cœur sensible et aimant l'attira, car c'est là que se trouvait toute une foule de petites sœurs, de petits frères, de cousins, cousines et tantes, dont l'unique protecteur est le chef de la famille, le vieux grand-père Ilia Birtchanine.

Pour mieux faire comprendre aux lecteurs français — auxquels nous dédions ce petits récit historique — ce qu'aujourd'hui on appele la „gloriense tradition des Birtchanine", revenons un peu en arrière et arrêtons-nous à l'époque, pleine aussi des douleurs et des larmes de tout un peuple, époque terrible et sanglante, qui précéda celle où une poignée d'hommes d'élite, guidés par le génie de l'immortel Kara-Georges, souleva l'étendard de la Liberté et déclara la guerre aux oppresseurs séculaires, les Osmanlis, cette, guerre qui, à intervalles plus ou moins courts dura tout un siècle pour se terminer glorieusement seulement en 1912, à Koumanovo et à Monastir.

VI. — Famille de héros.

Vers la fin du XVIII-e siècle, la Serbie se trouvait tantôt sous la domination turque, tantôt sous celle des Autrichiens qui, à cette époque reculée même, connurent toute l'importance de cette partie de l'Europe située entre l'Adriatique et la mer Egée.

En 1789, Belgrade et toute la partie occidentale de la Serbie furent conquis sur les Turcs par le général autrichien Laudon, mais trois ans plus tard, en 1792, ces derniers du-

rent, en vertu du traité de Svichtov, rétrocéder aux Turcs Belgrade et tout le territoire serbe conquis par Laudon. De ce moment, la Serbie fut gouvernée, tantôt par un grand-vizir turc, nommé par le Sultan et siégeant à Belgrade, tantôt par un chef rebelle des janissaires, méconnaissant l'autorité du kalif.

Les janissaires furent de tout temps un véritable fléau, non seulement pour la „raya“ — le peuple asservi, — mais aussi pour les paisibles spahis turcs, propriétaires d'immenses terres que la raya fut obligée de travailler à la corvée. Aussi à chaque grand-vizir, nommé gouverneur de la Serbie, vers la fin du XVIII-e siècle, incombait la tâche de dompter les janissaires et de protéger les spahis.

En 1801, la charge de grand-vizir de Belgrade et de gouverneur de Serbie échut à Mustaï-Pacha, un des rares musulmans doués de qualités morales et d'une âme compatissante. Prenant à cœur les souffrances de la raya, il fit le possible pour lui adoucir la vie. Et la raya reconnaissante le surnomma: Mustaï-Pacha, „la mère des pauvres“.

Pendant toute la durée de son gouvernement, il administra le pays avec l'aide des élus du peuple, qui portèrent le titre de „knez de nakhi“, c'est-à-dire princes de province,

auxquels il permit même d'avoir à leur service jusqu'à une centaine d'hommes armés, afin de protéger des janissaires la raya, mais surtout les spahis, propriétaires de la terre.

Les janissaires, habitués aux licences les plus atroces, au pillage et au viol, finirent par prendre Mustaï-pacha en exécration et guettèrent le moment favorable pour s'en défaire. Ce moment désiré se présenta plus tôt qu'ils ne l'espéraient.

Le fameux Pazvan-Oglou, pacha de Vidin, se révolta contre l'autorité du Sultan, et Mustaï-Pacha reçut de Constantinople l'ordre de punir le rebeile. Il dut, dans ce but, entreprendre une expédition contre Pazvan-Oglou et envoyer un corps d'armée de réguliers turcs en garnison à Belgrade, renforcé par des volontaires, que les princes serbes des provinces mirent à sa disposition. A la tête de cette expédition fut placé son fils.

Resté presque sans aucune escorte à Belgrade, les janissaires, profitant de l'occassion. s'introduisirent une nuit dans son konak, situé dans la forteresse de Belgrade et l'égorgèrent.

Mustaï-Pacha, „la mère des pauvres“, avait cessé de vivre!

Aprés la mort de Mustaï-Pacha, tout le pouvoir en Serbie fut délégué par les janissaires à leurs quatre chefs: Mehmed-Aga Fotchitch, Aganlia, Koutchouk-Alia et Moulaï-Yousouphe.

Ceux-ci, prenant le titre de Dakhis, partagèrent la Serbie en quatre dakhilouks et devinrent ainsi les maîtres absolus du pays.

A la nouvelle de leur avènement, les janissaires, dispersés un peu partout sur la presqu'île Balkanique, accoururent de tous côtés et mirent leurs yatagans sanglants au service des dakhis.

Un régime cruel et sans nom commença alors en Serbie. Les dakhis, visitant leurs provinces, accompagnés toujours par une bande imposante de janissaires, choisissaient ordinairement les villages les plus riches pour y faire halte et y passer les nuits, voire des journées entières.

Aux sons des „zourlas“ et des „talambasses“ [1]), des tentes vertes furent dressées et la „raya“ dut leur apporter non seulement des centaines de moutons, tournés à la broche, et de l'eau de-vie de prunes, — les fils du prophète ne buvant pas le vin — mais elle dut

[1]) Instruments de musique turcs.

aussi, ô horreur! leur amener leurs femmes et filles pour y être violées et souillées.

Malheur à ceux qui ne s'y prêtaient pas!

A la vue de ces orgies sanglantes, la Serbie frissonna. Les janissaires travaillèrent inconsciemment à la révolte. On sentait la guerre approcher, une guerre sanglante et sans merci, dans laquelle le peuple serbe ce vengerait de tous les maux, de tous les outrages et de toutes les souffrances qu'il avait endurés depuis Kossovo.

Les esprits se préparaient et l'on n'attendait que l'homme capable de se mettre à la tête du mouvement, qui grondait déjà dans l'âme et le cœur d'une race si longtemps opprimée et martyrisée.

Arrivés au chef-lieu de leurs provinces respectives, les dakhis, y étaient accueillis par les knezs des nakhis et par un kmète (notable) de chaque village.

Après quelques jours de repos „bien gagné", les dakhis eurent la clémence de recevoir les députations, et d'agréer le „haratch" — l'impôt — auquel leurs fidelès „Kabadakhis", ont soumis les populations.

On ne pouvait pénétrer sous la tente ou dans le „konak" du dakhi que la tête courbée et les mains croisées sur le ventre — tel était le protocole janissaire, — après quoi le knez

de la province s'approchait du dakhi en faisant tout le temps de profondes révérénces et déposait les sacoches avec le „haratch“, d'abord celles qui contenaient l'or, puis celles renfermant les pièces a'argent.

Malheur à celui des kmètes qui aurait manqué à l'appel. Une vingtaine de janissaires s'élançaient tout de suite à sa recherche, et s'il avait le malheur d'être pris ou attrappé, son sort était vivement décidé. On le faisait décapiter, ou on l'empalait vif, et l'exécution avait lieu toujours sur un carrefour, afin d'intimider et de tenir en soumission la malheureuse raya.

Au partage des provinces, celle qui longe les rives de la Drina, et celles de la Koloubara, la province de Valiévo, échut à sa seigneurie le dakhi Mehmed-Aga Fotchitch. Etant lui-même de la Bosnie voisine, et connaissant presque tous les notables de la province de Valiévo pour y avoir longtemps séjourné en qualité de simple „bacha“[1]), il se portait fort de tenir le peuple en pleine soumission jusqu'au jour où il plairait à Allah de le rappeler à lui.

La province de Valiévo étant très grande, fut administrée pendant le grand-viziriat de

[1]) Pandor.

Mustaï-Pacha et avant lui-même, par deux knezs serbes. L'un était Alexa Nénadovitch de Brankovina, grand-père maternel du roi Pierre de Serbie, et l'autre Ilia Birtchanine de Souvodagne, le glorieux ancêtre du héros de notre récit, le jeune Birtchanine.

Birtchanine était un homme d'une beauté remarquable et d'une stature herculéenne. De taille élevée et large d'épaules, il portait ordinairement un dolman brodé d'or. Sur sa ceinture brillaient toujours un yatagan de Damas, incrusté d'or, et deux beaux pistolets ornés des pierres précieuses, que les toufegdjis[1]) de Sarajevo fournissaient alors et continuent à fournir de nos jours encore. Le teint basané était rehaussé d'une fière moustache, qui rappelle les héros immortalisés par les chants épiques des Serbes.

En se dirigeant vers Valiévo, Mehmed-Aga passa par Brankovina, où il perçut le „haratch“ du knez Alexa Nénadovitch, tandis que les janissaires rançonnaient le peuple.

Arrivé à Valiévo, il y trouva Ilià Birtchanine, armé et revêtu de son costume pittoresque, tout chamarré d'or. Outre les kmètes portant le haratch, Birtchanine se fit accom-

---

[1]) Armurier.

pagner par une troupe de montagnards armés des villages autour de Medvednik.

Rentré dans le konak, le dakhi attendit vainement l'apparition de Birtchanine et de ses kmètes, désarmés et les mains croisées et courbées, comme le protocole des nouveaux maîtres de la Serbie le prescrivait. Birtchanine, le plus récalcitrant des „haïdouks de Medvednik", comme les janissaires l'appelaient, se refusait à obéir au protocole.

Courroucé par tant d'insolence, le dakhi appela son kabadakhi, et lui dit:

„— Pourquoi donc n'introduis-tu pas ce gyaour de Birtchanine?

„— Aga Serenissime, il est là avec tous ses hommes, mais fier et bravant. Pas un seul de tes janissaires n'ose lui dire d'ôter ses armes et moins essayer de les lui prendre.

„— Puisque je suis entouré de peureux, que le gyaour entre armé, mais qu'il entre tout seul!"

Droit comme le sapin de Medvednik, Birtchanine entre, beau et fier, sa main droite appuyée sur son yatagan luisant, et jetant une sacoche pleine de pièces de monnaie devant le dakhi lui dit:

„— Salut, Aga, de la part du peuple, qui t'envoie le „haratch" pour la dernière fois.

Pillé et rançonné par tes janissaires cupides et sanguinaires, il ne peut et ne pourra plus rien te donner".

Surpris par ces paroles courageuses auxquelles il n'était pas habitué, le dakhi, pour cacher son trouble, se met à compter les monnaies.

„— Comment, tu veux les compter, Aga, alors que je les ai déjà comptées une fois?"

Relevant la tête, et jetant la sacoche de côté, le dakhi contenant à peine son courroux, de répondre:

„— Eh bien! puisque tu dis les avoir comptées, je ne les compterai pas. Mais tu es debout, „autour djanoum" [1]), causons un peu. Tu me plais et j'aurai besoin de toi".

Le dakhi accompagna ces paroles, forcément bienveillantes, d'un claquement de mains, et un janissaire apparut aussitôt, portant sur un plateau une „djesva" pleine de café odorant et les tchibouks d'honneur.

Satisfait de sa visite et de son entretien avec le nouveau seigneur du vilayet, Birtchanine quitta vers le soir Valiévo, et, en route pour Souvodagne, il passa la nuit avec ses hommes chez un de ses amis, à Sedlaré.

---

[1]) Assieds-toi, mon cher.

Peu de jours après, Mehmed-Aga Fotchitch quitta aussi Valiévo, où ses janissaires n'osèrent faire aucun mal au peuple, tant la conduite de Birtchanine les avait intimidés. Rentré à Belgrade, il raconta à ses trois collègues ses impressions et ses pressentiments.

On tint conseil à quatre et l'on décida de „décapiter la raya", c'est-à-dire d'attirer, par bonté ou par ruse, les chefs des provinces dans les chefs-lieux, et de les égorger tous, car de cette façon seulement, semblait-il à Mehmed-Aga, il était possible de tenir la raya en soumission.

Dépuis sa première entrevue avec le dakhi à Valiévo, Birtchanine fut l'objet d'une attention toute spéciale, de même qu'Alexa Nénadovitch. Il recevait très souvent des lettres du dakhi lui demandant son opinion sur différentes questions touchant les besoins de la province. Ces lettres furent presque toujours accompagnées de précieux cadeaux.

L'adjoint du dakhi, le Kabadakhi, fut aussi très prévenant. On respirait enfin plus librement. Le peuple sachant qu'il devait cette tranquillité relative à la conduite sage et courageuse à la fois. de son chef Birtchanine, l'adorait.

Quelques mois plus tard, Mehmed-Aga Fotchitch, arrivé de Belgrade à Valiévo, invita Birtchanine à venir le voir, tout simplement et sans escorte. „Il y trouvera aussi le knez Alexa Nénadovitch, et tous trois se mettront à délibérer à l'aise sur différentes questions touchant le vilayet“. D'après les usages du temps, il lui fit parvenir aussi sa „parole d'honneur et de foi sacrée“ qu'aucun malheur ne lui arrivera.

Birtchanine fut prévenu par son fidèle domestique Kéditch qu'il risquait sa tête s'il allait seul et sans escorte armée chez le dakhi, mais celui-ci lui répondit:

„Fotchitch m'invite pour délibérer sur les affaires du vilayet. Il me garantit la sécurité personnelle par sa foi de vrai Turc. Ne pas répondre à son appel, je ne le puis pas. Aller, d'autre part, escorté serait lui montrer que je ne le crois pas. Non. J'irai tout seul, sans cheval, et sans armes même, et si le Turc respecte sa foi et sa parole, je reviendrai sain et sauf, sinon, je mourrai, mais les Turcs, à leur tour, n'auront plus longtemps à attendre leur fin“.

Ayant proféré ces paroles fatales et prophétiques, il se rendit au village Rabas, où il

assista, comme témoin, à un mariage. De là il se dirigea vers Sedlaré, où il laissa cheval et armes, et descendit à Valiévo à pied.

Introduit dans le konak du dakhi, Birtchanine comprit tout le tragique de la situation, mais trop tard, hélas! Il y trouva Alexa Nénadovitch déjà enchaîné. Celui-ci lui dit avec résignation: „Toi ici, Ilia? Et moi qui te croyais à Medvednik rassemblant tes hommes pour venir me délivrer?“

Deux jours plus tard, le 23 janvier 1904, Ilia Birtchanine et Alexa Nénadovitch furent décapités sur la petite esplanade de Valiévo, non loin du pont sur la Koloubara...

Ainsi tint sa parole de foi sacrée le dakhi Mehmed-Aga Fotchitch...

Les autres dakhis en furent autant et même davantage dans leurs provinces respectives. A Belgrade, à la Stamboul-Kapia, — la Porte de Stamboul, — là où se dresse aujourd'hui le Théâtre national serbe, plus de cinquante knezs et notables serbes furent, les uns décapités, et leurs têtes fichées sur des pieux; les autres empalés. Beaucoup de ces malheureux agonisèrent plus d'une journée sur les poteaux de supplice. Pour que les souffrances de ces martyrs de la liberté serbe fussent plus atroces, les janissaires lâchèrent des chiens affamés

qui, attirés par l'odeur du sang humain, se jetèrent sur ces martyrs et leur rongèrent les pieds...

Dans ces journées odieuses, parmi tant de crimes immondes, un des plus tragiques faits que l'histoire humaine ait jamais enregistrés se produisit:

Un des notables du vilayet de Belgrade, partageant le sort des malheureux empalés, souffrit particulièrement. Son fils, un enfant de dix ans à peine, tourmenté de l'absence de son père, vint à Belgrade pour le chercher et le trouva, hélas! au milieu des empalés de la Stamboul-Kapia, endurant les affres de l'agonie. Touché par les horribles souffrances du père, il quitte ce calvaire, court à la tcharchia chez un toufegdji serbe, ami de son père et le supplie en sanglotant de lui prêter un pistolet.

„— Qu'en veux-tu faire, mon petit?"

„— Mon père souffre tant!" dit le garçon.

L'armurier comprit, chargea l'arme et la lui tendit. Le petit partit en courant et, quelques minutes après, une détonation se fit entendre du côté de la Stambol-Kapia. L'héroique enfant avait mis fin aux tortures de son malheureux père...

Les dakhis espéraient par ces procédés terribles intimider les Serbes et s'assurer un

long règne de tranquillité, mais l'effet en fut tout autre. Vers la fin du sanglant mois de janvier 1804, Karageorges fut proclamé chef suprême de la nation serbe... La lutte contre les oppresseurs séculaires des Serbes commença pour ne se terminer que cent ans plus tard.

Les quatre dakhis, ayant déchaîné la révolution et ne pouvant pas la maîtriser, se virent obligés de fuir de Belgrade. Avec une escorte de 71 janissaires, ils s'embarquèrent une nuit dans un grand kaïk (voilier) et s'enfuirent par le Danude et à travers la Porte de fer à Adakalé. Mais là le voyvode Milenko de Poretche les rencontra et dans un combat à l'arme blanche, les massacra tous. Ainsi finirent les quatre dakhis qui déchaînèrent le premier soulèvement du peuple serbe contre les Turcs...

VII. — Petit-fils et aïeul.

Quittant vers la fin de novembre 1914 son régiment, le jeune Birtchanine, descendant direct du glorieux Birtchanine de 1804, après une marche pénible et fatigante, le cœur etreint d'une angoisse poignante, arrive enfin à Souvodagne, au moment où les chanteclairs an-

nonçaient par leurs chants sonores la pointe du jour naissant.

S'apporochant de leur ferme, il vit à travers la haie son grand-père qui, toujours très matinal, se dirigeait vers la fontaine, accompagné d'une de ses belles-filles. qui portait sur le bras un essuie-mains.

Il voulait ouvrir la grand'porte et entrer dans la cour, mais se rappelant que son grand-père n'était pas encore lavé et n'avait pas fait sa prière matinale, qu'il observait toujours et patout, même quand il était malade, il s'arrêta et attendit.

En effet, le vieux Birtchanine, ayant fini ses ablutions avec de l'eau fraîche et limpide coulant de la fontaine qui se trouvait au milieu de la vaste cour gazonnée, prit des mains de sa belle-fille l'essuie-mains, se sécha et se tournant du côté d'où une lueur rougeâtre commençait déjà à poindre, fit à plusieurs reprises le signe de la croix, pria un moment d'abord sans aucun doute pour ses trois fils qui sont déjà tombés sur le champ de bataille en défendant la patrie, et puis pour ceux qui combattent encore. Après avoir de nouveau fait plusieurs larges signes de croix, il se dirigea vers la maison.

Maïs à ce moment il entendit la grand'porte s'ouvrir et, s'arrêtant, il vit son petit-fils entrer. Le jeune Birtchanine s'approcha de son grand-père ef lui baisa la main.

C'est seulement alors que le vieux se redressa et d'une voix tendre, mais ferme et pleine de reproches, posa la terrible question au jeune fuyard:

„— Toi ici, mon fils?

„— Oui, grand'père..., mais ne me le reproche pas, car tout, tout est perdu... Chabatz, Loznitza, Lioubovia et Valiévo sont déja pris par l'ennemi et même Myonitza est menacée. Il y en a tant..., comme des feuilles sur les arbres de la forêt...., ils sont nombreux. Ils surgisent de tous côtés, de partout..., ils coulent comme des torrents et personne ne pourra plus les arrêter..., et comment les arrêter? Leurs canons grondent si fort que la terre en tremble, et les nôtres se taisent, hélas! On nous dit: „C'est la consigne", mais nous savons bien ce que cela signifie... Oui, grand'-père, les obus nous manquent... Pauvre patrie... Et puis ce n'est pas tout, il y a plus terrible encore... Des centaines, des milliers de femmes, enfants et vieillards aux cheveux blancs, fuyant devant l'ennemi, ont envahi les montagnes, encombré les routes, tous grelottant de froid

et pleurant... et quand j'ai vu tout cela, quand j'ai vu de pauvres femmes qui jetaient leurs pauvres bébés morts dans les précipices, n'osant s'arrêter pour leur creuser une tombe, j'ai pleuré, pleuré... et alors une idée poignante m'obséda... Je t'ai vu, j'ai vu nos chers petits, je vous ai vu tous errer, par cet affreux temps à travers les montagnes et puis je suis parti..., et me voità, mais ne me gronde pas, ne me reproche rien, grand-père..., je suis si malheureux..., si malheureux..."

Le vieux Birtchanine écoutait son petit-fils et de grosses larmes inondaient son pauvre visage tout ridé.

„— Oui, c'est terrible, ce que tu viens de me dire, mon fils, mais c'est mal quand même, ce que tu viens de faire. Tu oublies que tu es un Birtchanine et que trois de tes oncles sont déjà tombés pour la patrie. Tu veux donc déshonorer notre nom, la mémoire de notre bisaïeul dont le nom est écrit dans les livres que l'on lit dans les écoles. Oui, je comprends... Valiévo prise, Myonitza et Lazarevats menacées, et peut-être prises même, mais il nous réste Kragouyevatz, et puis... les montagnes de Roudnik et puis... la Morava..., le Timok et tout le reste de la nouvelle Serbie et même alors que tout serait perdu, si telle était la

volonté de Dieu, il nous restera les montagnes qui, comme par le passé, abriteront les haïdouks-vengeurs. Mais grâce à Dieu, mon enfant, nous n'en sommes pas encore là. Le roi Pierre a encore des soldats et des alliés puissants, la Sainte Russie, d'autres encore. Rejoins, mon enfant, ton régiment; tes commandants sont bons, raconte-leur mes paroles et ils te pardonneront... Non, tu es un Birtchanine, tu ne peux pas être un fuyard... Va..., autrement tu n'auras jamais ma bénédiction..."

Ces paroles du vieux Birtchanine, aimant au même degré et la patrie et la tradition glorieuse de la famille, bouleversèrent le jeune Birtchanine. Il tomba à genoux devant son grand-père, et couvrant de baisers ses mains ridées, balbutia à travers les larmes: „Pardon; pardon, grand-père!... je retournerai là-bas, et je serai digne de toi, digne de mes oncles, enfin digne d'Ilia...". Et les sanglots lui coupèrent la parole.

Le vieux Birtchanine déposa un baiser sur le front de son petit-fils, son dernier baiser, hélas! et celui-ci, sans dire adieu ni à sa mère, ni à ses petits frères et sœurs, cousins et cousines, tous orphelins, partit pour rejoindre son régiment.

Les femmes, les enfants, toute la famille, enfin, assistant à cette scène, belle et tragique, sanglotaient en voyant leur cher Ilia rebrousser chemin et s'éloigner...

VIII. — L'expiation.

Au bout de deux jours, le jeune Birtchanine rejoignit son régiment, qui occupait une des positions sur le Galitch, non loin de l'historique Takovo.

Quoique brisé de fatigue et de souffrances morales, il se dirigea quand même vers son commandant, qui se trouvait devant sa petite tente, donnant des ordres aux ordonnances qui partaient aux avant-postes.

Rentré dans sa tente, le commandant ordonna d'introduire le fuyard.

„D'où viens-tu?“ fut la première question du commandant.

Birtchanine, d'une voix émue et bouleversée lui raconta son odyssée dans tous ses détails.

„— D'après les lois, je devrais te traduire devant un conseil de guerre, dit le commandant, mais, je ne le ferai pas. Je te pardonne, mais à une seule condition: c'est de te rappeler toujours et partout les paroles

sacrées de ton brave grand-père". „Razoumème gospodine kapetané[1])", fut la réponse du jeune Birtchanine qui, tournant sur ses tallons, sortit gai et réconforté de la tente de son chef.

IX. — En avant!

Quelques jours après le retour du jeune Birtchanine dans son régiment, la grande nouvelle, attendue avec tant d'angoisse, arriva enfin, du Grand Quartier Général et se propagea dans les rangs de l'armée serbe avec la rapidité d'un éclair:

Des quantités suffisantes de munitions d'artillerie sont arrivées et se trouvent déjà en route pour le front.

Les visages se déridèrent, les cœurs se redressèrent et les chansons épiques, ces compagnes inséparables des guerriers serbes qu'on n'avait plus entendues depuis le 28 octobre, entonnées par mille voix, ébranlèrent l'atmosphère des montagnes, présageant une proche et grande victoire...

Einfin, le 19 novembre, à 4 heures de l'après-midi, le Grand Quartier général donna

[1]) Je comprends, mon capitaine!

l'ordre, devenu depuis historique, d'une offensive générale sur tout le front.

Cette nuit-là, il fut dit à toute l'armée: Dès demain, en avant!

Les officiers visitèrent les avant-postes. Les ordonnances emportèrent les ordres. Des munitions et des rations de réserve furent distribuées aux soldats. Les canons, postés sur les lisières, les réserves concentrées et les soldats prêts pour l'attaque.

Le pays entier dirigeait ses regards vers le grandiose Roudnik, c'est de là qu'on attendait le salut et la délivrance de la patrie.

Le lendemain matin, à 7 heures précises, partit de Galitch le premier coup de canon annonçant l'offensive. Celle-ci commença sur tout le front, sous les meilleurs auspices, et se termina en peu de jours par la débâcle complète et inouïe des armées austro-allemandes: Myonitza, Valiévo, Loznitza, Lioubovia, Oujitsé, Kroupagne, Chabatz, Obrenovatz furent repris, et le 2 décembre à 9 heures du matin, la brave cavalerie serbe entra à Belgrade qui, pendant treize jours, se trouva annexé à l'Empire austro-hongrois. Le pays entier fut nettoyé de l'ennemi. Les trophées de cette mémorable offensive furent:

160 canons, 70.000 fusils, plus de 500 caissons de munitions, 60.000 prisonniers et une quantité d'autre matériel de guerre...

Le peuple serbe respira plus librement; les portes des églises s'ouvrirent, les cloches sonnèrent et les pauvres vieillards aux cheveux blancs, les veuves et les orphelins serbes prièrent pour leurs chers fils, époux et parents, tombés au champ d'honneur.

X. — La mort d'un héros.

Mais revenons au héros de notre récit. Voyons un peu ce qu'est devenu le jeune fuyard Birtchanine.

Le double pardon de son grand-père et de son commandant changèrent totalement le jeune Birtchanine. Plein de vie et de fougue atavique, il fut, du jour de sa rentrée au sein de son régiment, partout et dans toutes les bagarres sanglantes, non un des premiers, mais toujours le premier. Son commandant l'aimait, ses camarades l'adoraient. Quand, après une mêlée corps-à-corps avec l'ennemi et dans les bivouacs, les camarades racontaient leurs exploits, ceux qui les écoutaient, ne manquaient jamais de dire: „Birtchanine en était sûrement".

Pour sa belle conduite, il fut plusieurs fois cité à l'ordre du jour. Il fut très vite promu caporal et peu de jours après, maréchal-des-logis. La médaille d'or lui fut accrochée par le commandant du régiment devant le front du régiment, accompagnée de l'accolade des braves.

Mis à la tête d'un peloton, il est infatigable dans la poursuite de l'ennemi exécré.

On avance sur toute la ligne. On approche de Medvednik, Souvodagne. Une batterie ennemie se poste sur une colline, dominant le front de l'aile gauche de la première armée serbe et ouvre un feu meurtrier contre les colonnes serbes.

Birtchanine, à la tête de son peloton, s'élance en avant et enlève à la baïonnette la batterie ennemie. Mais à ce moment, débouche d'une vallée latérale un bataillon de honvèdes magyars, portant le drapeau du régiment.

Le jeune Birtchanine, toujours à la tête de son peloton, se rue sur le bataillon ennemi surpris, et lui enlève le drapeau. On l'encercle, mais, secondé par ses camarades, il réussit quand même à se frayer chemin à travers les colonnes ennemies, hélas! criblé de blessures.

Il sent sa fin approcher, mais, ranimé par une volonté de fer et soutenu par ses cama-

rades, il a hâte de rejoindre son bataillon, pour lui rapporter le trophée précieux. Ses blessures saignent, son jeune sang coule en abondance, les camarades essaient de le retenir. Vains efforts. Enfin, chancelant et blanc comme la neige, il arrive devant son commandant, qui l'embrasse et l'aide à s'asseoir. Et le jeune héros, le brave parmi les plus braves, rassemblant le peu de forces qui lui restent, adresse sa suprême, sa dernière prière, hélas! à son commandant aimé.

D'une voix de plus en plus faible, il parla:

„ — Mon commandant, nous sommes tout près de Medvednik et... de... Souvodagne.

„Demain a-vant mi-di..., mê-me a-vant, peut-être, vous y se-rez.

„Al-lez-y, je vous prie, et di-tes à mon grand-père que j'ai pieu-se-ment ob-ser-vé ses pa-ro-les..., que je meurs di-gne du nom que je por-te et que je suis mort... com-me... les... Birtchani-ne... sont ha-bi-tués... à mou-rir...“

Ce furent les dernières paroles du héros expirant.

Le commandant déposa sur son front refroidi le baiser d'adieu. Il pleura et les camarades de Birtchanine aussi. Et le brave descendant d'Ilia Birtchanine expirait, les yeux dirigés vers son cher Medvednik, dont la crête, couverte

de neige, tel le dos d'un gigantesque ours polaire[1]) se dessinait sur l'horizon déjà pâlissant... Là, au pied de cette belle et pittoresque montagne, dans les vallées ondulantes, garnies de fleurs et de gazons, coupées par des torrents limplides, se perdit la pensée, le dèrnière pensée du héros mourant pour sa chère patrie.....

Et comment pourrait-il en être autrement, quand c'est là qu'il avait passé les plus belles journées de son heureuse enfance, accompagnant très souvent, aux sons mélancoliques de la flute et au tintement des clochettes, les immenses troupeaux blancs de moutons appartenant à la puissante „zadrouga" des Birtchanine, qui, quoique descendants d'un ancien knez de nakhi, ne voulurent jamais quitter Medvednik et restèrent jusqu'à nos jours des paysans, mais des paysans riches et opuleuts, heureux d'une royauté, composée dans son immense mojorité de braves et héroïques laboureurs...

...Au loin grondait le canon; les mitrailleuses crépitaient; l'écho des formidables hourras d'une armée victorieuse et vengeresse en même temps, faisait tressaillir l'air.

Le corps glacé du jeune Birtchanine, drapé dans les couleurs nationales et couvert du

---

[1]) „Medved" signifie en serbe ours, de là „Medvednik", la montagne de l'ours.

drapeau enlevé à l'ennemi, gisait sur le gazon roussi déjà par la gelée blanche de l'automne.

L'aumônier du régiment avec les yeux baignés de larmes, lisait la messe mortuaire pendant que les fidèles camarades du héros creusaient la fosse et lui préparaient sa dernière demeure.

Une croix blanche, sur laquelle est inscrit au crayon le nom du héros et la date de sa glorieuse mort, est vite faite. Accompagné du grondement du canon le corps d'Ilia Birtchanine fut enseveli... Ses camarades jetèrent sur sa tombe quelques poignées de terre, humectée de larmes, en les accompagnant des paroles, usitées chez les Serbes, au moment suprême de la mort: „Que la terre serbe, que tu as tant aimée, cher Ilia, te soit légère. Bog da te prosti!“ [1]).

Et le commaudant, suivi des fidèles compagnons du jeune Birtchanine, quitta l'endroit sacré pour rejoindre ceux qui poursuivaient infatigablement l'ennemi en déroute...

XI. — Le suprême adieu.

Le lendemain vers midi, la compagnie de Birtchanine, ayant fait plus de cinq cents pri-

---

[1]) Que Dieu te soit clément.

sonniers, et enlevé deux batteries à l'ennemi, se trouva à proximité de Souvodagne. Et le commandant, dans les bras duquel le jeune héros avait expiré, se dirigea, le cœur gros et l'âme atrristée vers la demeure des Birtchanine, pour transmettre au grand-père les dernières paroles de son petit-fils mourant...

Mais arrivé devant la grande porte de la demeure, toute grande ouverte, il vit une foule de femmes en deuil et de vieillards, tous tête nue. Un pressentiment douloureux lui serra le cœur.

„— Què se passe-t-il ici?“ demanda-t-il en s'approchant.

Et un vieillard aux longs cheveux blancs de répondre:

„— Il y a quelques jours de cela, vers le soir, un régiment autrichien s'étant perdu dans les brouillards des montagnes, déboucha dans le village. Les soldats envahirent les maisons et nous amenèrent tous devant leur commandant. Le chef nous posa alors différentes questions, ayant rapport à notre armée, auxquelles Birtchanine seul répondait comme, du reste, lui seul était capable de répondre.....

„Irrité par ces réponses, le commandant autrichien lui dit:

„— En bien ! puisque tu ne veux pas nous dire où se trouve à l'heure actuelle, la première armée, tu vas nous servier de guide et nous y mener. Malheur à toi si tu ne nous montres pas le vrai et le plus court chemin.

„— Ce qu'il faut savoir avant tout, c'est où vous voulez aller, répondit Birtchanine.

„— A Kragouyevatz, et par le chemin le plus direct, répondit le commandant courroucé.

„— A Kragouyevatz? Ah! c'est là que vous voulez arriver!... Jamais, jamais vous n'y arriverez, c'est moi, le vieux Birtchanine qui vous le dis, et demandez aux hommes que vous avez amenés ici, si je dis la vérité...".

„A ces paroles, et au signe du commandant, les soldats se jetèrent sur Birtchanine et le molestèrent impitaoyablement, mais lui, inébranlable comme un roc, ne proféra pas un seul mot. Couvert de blessures, son corps gisait là. Nous autres, nous fûmes aussi maltraités, mais pas autant que lui. Peu de temps après, les Autrichiens, choisissant parmi ceux qui leur paraissaient les plus forts, les emmenèrent en otages."

„Après leur départ, nons nous mîmes en devoir de transporter le corps de Birtchanine, que nous tenions pour mort, à sa maison.

Mais en nous courbant, nous remarquâmes qu'il respirait encore.

„Soigneusement, nous le mîmes sur un brancard improvisé et le portâmes à sa demeure... En y arrivant, les femmes et enfants, désormais restés sans protecteur, sanglotaient et nous pleurâmes aussi, car nos cœurs ne sont pas de pierre non plus. Depuis, Birtchanine est resté toujours sans connaissance, sauf une seule fois où il avait demandé des nouvelles de son petit-fils, que certains prétendent avoir vu, une dizaine de jours auparavant, arriver à Souvodagne. Racontars, car il serait ici aujourd'hui. C'est seulement hier que le vieux est mort, et voilà que nous sommes arrivés pour le conduire à sa dernière demeure."

„Et, faisant le signe de la croix, le vieillard termina avec un „Bog da ga prosti!"

„— Mais entrez, Monsieur le commandant, fit une voix émue de femme, lé prêtre-est là."

Le commandant entra. Dans une vaste pièce, dans celle qui est réservée aux hôtes, le corps du vieux Birtchanine reposait sur une longue table, entourée de cierges. Plus de trente femmes et enfants appartenant à la famille, y étaient réunis et pleurait leur cher „deda" (grand-père).

Le prêtre lisait la messe suprême. Et, quand il eut terminé, il entonna, selon le rite orthodoxe, le merveilleux cantique de Saint Jean Damascène: „Venez, approchez-vous pour le dernier baiser.“ Toute la famille Birtchanine, femmes et enfants, restés dorénavant sans protecteur, sanglotèrent... Le commandant, contenant à peine ses larmes, s'approcha alors du corps du vieux Birtchanine, se courba et déposa sur sa main droite un baiser d'adieu filial, en prononçant ces simples mots d'une vérité touchante:

„Toi aussi, tu es mort comme un vrai Birtchanine.“ Et n'osant, devant tant de malheur dont la famille était accablée, rien dire sur le sort du jeune Birtchanine, il s'éloigna pour aller rejoindre son bataillon..

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 023 445 0

Au profit des orphelins des officiers serbes, tombés au champ d'honneur.